

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre XXVI. Le Même, au Même, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9423

tretenir : je veux dire que les grands sont les premiers à le protéger.

L'incontinence trouve ici un asile jusques au pied du trône. Il faudroit pour l'extirper, violer l'immunité des Rois, entreprise qui est toujours au dessus des loix & des tribunaux établis pour veiller sur les mœurs.

L E T T R E XXVI.

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

IL y a dans Paris des divertissemens qu'on ne sauroit prendre, sans en avoir l'imagination sâlie. Le crime y paroît nud ; on ne se donne pas même la peine de le couvrir d'une légère gase. Telle est une rapsodie de chants, & de danses qu'on appelle ici *l'opéra comique* ; mais qui selon moi est le spectacle le plus sérieux de la nation ; car rien n'est moins comique pour un état que la corruption des mœurs de ses citoïens.

Il est difficile de pouvoir rassembler tant d'obscénités dans un même lieu, & un si grand nombre de spectateurs de l'un & de l'autre

l'autre sexe pour les entendre. La salle de cet opéra ne désemplit point ; on s'y porte. Ses entrepreneurs sont obligés de refuser tous les jours, la moitié de l'argent de ceux qui voudroient avoir part à cette débauche théâtrale.

On a souvent voulu détruire ce divertissement dangereux, car le gouvernement François se souvient quelquefois qu'il faut qu'un peuple ait des mœurs ; mais il renaît toujours de ses cendres : on diroit que l'opéra comique à Paris est un mal nécessaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours passés par la foule.

Comme presque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'assemblée eut les yeux fixés sur moi, pendant que ce spectacle duroit, pour savoir comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent assez juger que je le méprisois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçusse le lendemain la lettre suivante. C'est un entrepreneur de spectacles qui voudroit établir à Pékin un opéra comique. J'aurois dû brûler cette lettre, mais je te l'envoie, afin qu'elle te serve d'amusement.

“ Monsieur,

“ Monsieur le Chinois,

“ Je suis le plus habile garçon qu’il y
“ ait en Europe, pour lever une troupe
“ de comédiens, & former un spectacle
“ de chants & de danses. Tout Paris
“ pourra vous dire que j’ai fait des pro-
“ diges dans ce genre. Il y a environ
“ vingt-ans que je fis rançonner la ville
“ de Lion avec une compagnie d’acteurs
“ & d’actrices qui n’étoient que des sta-
“ tues mouvantes. Il est vrai que je fis
“ banqueroute; mais cela seul prouve
“ mon habileté. Je suis le restaurateur,
“ & presque le fondateur du célèbre opé-
“ ra comique de Paris. C’est un des
“ plus beaux monumens de notre siècle.
“ On m’eut déjà élevé une statue vis-à-
“ vis le théâtre de la foire St. Laurent,
“ si les filles de prostitution qu’on est o-
“ bligé d’employer à ce spectacle, n’avoient occasionné plus de maladies dans le
“ public, qu’elles ne l’ont diverti par
“ leurs chants & par leurs danses; ce
“ qui balance un peu ma gloire, & a sus-
“ pendu jusques ici le ciseau du sculp-
“ teur en pierre.

“ J’ai un autre talent supérieur, qui est
“ celui de faire des entreprises de théâtre
“ sans

“ fans argent. Je n'avois ni fol, ni maille,
“ lorque je levai il y a douze-ans une
“ troupe pour l'Angleterre, & fis passer
“ la mer à vingt-acteurs, fans leur don-
“ ner une obole. Et si vous connoissiez,
“ Monsieur le Chinois, l'avidité de nos
“ comédiens pour les espèces, vous met-
“ triez cet endroit de ma vie au rang des
“ plus grands prodiges. Il est vrai que
“ quelque tems après mon arrivée dans la
“ Grande-Bretagne, ces malheureux hif-
“ trions prirent la loi contre moi, & me
“ firent mettre en prison ; mais je n'en
“ avois pas moins trompé leur avarice,
“ en les séduisant jusques au point de
“ leur faire passer la mer.

“ J'ai toujours eu des vuës générales.
“ A la suite du projet d'Angleterre, je
“ formai celui d'établir une comédie
“ Françoisse à l'Amérique ; mais on m'as-
“ sura que les sauvages de ces contrées
“ n'aimoient point le spectacle.

“ Je tournai alors mes regards du côté
“ du Japon, & j'aurois entrepris ce vo-
“ iage avec une troupe, si je n'avois su
“ par un Hollandois qu'on y brûle ceux
“ de notre profession. Le gouvernement a
“ peur que les comédiens François n'ap-
“ portent la religion Chrétienne dans
“ l'empire.

“ l’empire. Quelle ignorance ! Ces gens-
“ là ne connoissent pas les mœurs de nos
“ acteurs & de nos actrices ; ce seroit
“ bien plutôt le moïen d’empêcher qu’el-
“ le y pénétrât jamais.

“ Enfin aïant appris que l’Empereur de
“ la Chine encourageoit les arts, & qu’il
“ étoit fort curieux de spectacles, je
“ propose à votre Cour l’établissement
“ d’une comédie Françoisë à Pékin, où
“ on jouera deux-fois la semaine de pe-
“ tits opéras comiques, comme *la servante-
“ maîtresse, le coq du village, Blaise le save-
“ tier,* & autres pièces qui divertiront
“ beaucoup l’Empereur, & le peuple Chi-
“ nois. Il y aura peut-être quelque pe-
“ tite difficulté par rapport à la langue ;
“ mais j’ai bien fait jouer à Londres, *Ti-
“ mon le Misanthrope, l’Embarras des richesses,*
“ *& les Amants magnifiques,* devant des
“ Anglois qui n’entendent pas le François,
“ & qui faisoient semblant de l’entendre.
“ Si vous voulez protéger ce projet, &
“ porter l’Empereur à établir un spectacle
“ François dans la capitale de son em-
“ pire, vous y aurez, vous & vos femmes,
“ votre place gratis, tout le tems qu’il
“ subsistera.

TOME III.

E

“ Je

“ Je ne demande point d'argent d'avance, je vous prie seulement de me faire compter cent-mille-écus pour les fraix du voïage.”

L E T T R E XXVII.

*Le Même, au Mandarin Chef du Commerce,
à Pékin.*

De Paris.

ON voit ici une race d'hommes qui se font les valets de la société marchande, qu'on nomme banquiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi, que celui de païer de l'argent ; ce sont les caissiers publics du commerce : ils passent leur vie à compter des espèces. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent si peu de chose, pour l'embaras qu'ils ont de se mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'ils veulent prendre.

Le grand chemin des remises n'est pas celui qui leur rend le plus d'argent, les petits sentiers détournés sont ceux qui les enrichissent d'avantage ; c'est le grimoire
de